

**POINT DE VUE****La BNF chez Google ? Chiche, par Lucien X. Polastron**

LE MONDE | 07.02.05 | 14h51 • MIS A JOUR LE 08.02.05 | 09h13

Depuis le 14 décembre, la planète des livres bruisse d'excitation et d'alarmes à la suite de l'accord de Google Incorporated, "*dont la mission est d'organiser l'information du monde*", avec cinq bibliothèques majeures (quatre américaines et une britannique), afin d'en mettre en ligne le contenu sous une forme non seulement lisible mais aussi utilisable par le chercheur.

Des dizaines de millions d'ouvrages du domaine public vont rejoindre dans un même effort, voire un même but, Google Print, qui offre des extraits et les informations bibliographiques des livres sous copyright.

La grande bibliothèque immatérielle est-elle une idée de génie ? Oui, puisqu'il s'agit de rapporter à de riches Californiens des montagnes de dollars grâce à un capital qu'ils acquièrent pour rien.

Ou, pour eux, presque rien : si numériser des milliards de page nécessite un processus dont les pionniers savent bien la lenteur et le coût désespérants, Google étant devenu magnat sans entraves depuis son introduction en bourse, une mise de cent millions de dollars ne peut bouleverser sa trésorerie.

On ignore encore - comme peut-être chez Google même - tous les détails techniques du projet, mais il semble bien qu'il débute par la production à grande échelle de scanners automatiques rapides, dont le robot Kirtas est sans doute un exemple. En un mot, l'affaire doit être menée rondement. Ce bienfait pour l'humanité ouvre brutalement la porte à toutes sortes de courants d'air. En voici une première collection.

L'intérêt intellectuel, lui, est immédiatement évident : le grand rêve que nous nous plaisons à prêter aux Ptolémée de la bibliothèque universelle et encyclopédique est en passe de se réaliser là sur votre table. Le travail de recherche universitaire et littéraire est réellement facilité grâce à l'indexation qu'offre le nouvel outil.

Mais la manutention des livres anciens peut les mettre en danger. L'automatiser à vive allure semble pire et l'incertitude vire à l'angoisse quand on considère les ouvrages sur papier devenu cassant, soit une large fraction des imprimés de 1850 à 1950.

Les envahisseurs de la Silicon Valley ont des intentions très éloignées de la diffusion gratuite de la lecture. Personne, d'abord, n'est capable de dévorer un livre à l'écran. L'accès au service aura comme préalable l'apparition d'annonces, en même temps qu'il ne sera autorisé qu'à des utilisateurs inscrits, c'est-à-dire répertoriés et monnayables, susceptibles d'être "informés" de multiples propositions.

L'affichage sera ensuite accompagné de liens utiles, telle la bibliothèque la plus proche où le livre en papier puisse être enfin lu - encore que nombre de conservateurs espèrent fortement et secrètement profiter de sa numérisation pour le retirer du circuit -, ou une bretelle vers eBay ou Amazon, afin d'en faire l'acquisition sans bouger, neuf ou d'occasion. Le procédé est

exactement identique à celui de Google Print.

Question annexe : puisque offrir du contenu paraît si vital, Yahoo, MSN et autres vont-ils se lancer dans la même course ? Traiter avec d'autres archives ? Offrir les mêmes fonds et se livrer à une concurrence du genre *"Découvrez Proust sur Yahoo et gagnez une Twingo !"*

Devant tant d'inconnues, Harvard tient à préciser que l'opération portera sur 40 000 de ses 15 millions d'ouvrages, à titre de test. Dans un communiqué aux termes évasifs, l'affirmation de la confiance dans l'utilité de ce projet cache pas à quel point le maître du jeu est maintenant une instance inculte et incontrôlable : *"A l'inverse des procédures classiques de numérisation que nous menions, basées sur une sélection extrêmement rigoureuse et livre par livre de ce qui méritait le processus, l'approche de Google constitue un travail en masse."*

Oxford a plus d'allant, qui prédit qu'un million d'ouvrages de la bibliothèque Bodleian seront en ligne dans trois ans, à l'exception des ouvrages rares et précieux, exclusivité de ses propres services.

Même son de cloche - un carillonnement, à vrai dire - avec Paul LeClerc (New York Public Library) : *"Voici, écrit-il, la solution possible d'un vieux problème : si les gens ne peuvent venir à nous, comment pouvons-nous aller vers eux ?"*

Et John Wilkin (bibliothécaire de l'université du Michigan) d'enchérir : *"Ce jour est celui où le monde a changé. Ce sera une perturbation parce que beaucoup y verront s'annoncer la mort des bibliothèques, mais c'est une initiative que nous devons prendre pour revitaliser la profession et lui donner un sens nouveau."*

En attendant, voici que nous voyons apparaître la cocasse mention obligatoire : *"No library books were harmed during the making of these digital copies"* ("aucun livre de bibliothèque n'a été blessé pendant la réalisation de ces copies numériques.")

Dès les premières heures, le web bibliophile a forgé "omnigooglization" pour étiqueter l'événement, à prononcer peut-être omnigogolisation ? Autres observateurs narquois, une famille d'érudits indiens a dressé sur son blog une liste des gagnants/perdants.

A gauche, les bénéficiaires : les chercheurs, mais aussi le public des lecteurs non professionnels, les porteurs de parts Google, les pays du tiers-monde et les avocats spécialisés dans les droits d'auteur.

Les perdants sont, bien sûr, les employés des bibliothèques et les éditeurs, le pesant Adobe, qui se fait carrément doubler, et les précurseurs comme Project Gutenberg, Questia, E-brary, etc.

A propos de tiers-monde, on remarque qu'il n'est nulle part question des grandes archives non anglophones. L'auteur de ces lignes a envoyé à l'attaché de presse du siège de Google Inc., Nathan Tyler, une courte demande à ce sujet, dès le 15 décembre, réitérée le 19 janvier. Elle est restée sans réaction à ce jour.

Etant considérables, ces fonds sont forcément désirables, mais à moins que des tractations secrètes aient avorté, ils ne sont pas désirés. La stratégie en cours paraît donc n'avoir que faire de la marginalisation des vieilles sphères culturelles et de l'éventuelle mutation de certains vecteurs de la pensée, comme le français, en langues régionales.

Le dinosaure aux pattes en l'air qu'est Tolbiac et autres sujets de préoccupations aidant, il aura fallu six semaines au représentant de la Bibliothèque nationale de France, la BNF, principale victime, pour s'émouvoir de manière publique (*Le Monde* daté 23-24 janvier 2005), sans toutefois mesurer l'étendue du tsunami annoncé : Google ne "défie" aucunement l'Europe, entité négligeable à ses yeux, comme le pense Jean-Noël Jeanneney, Google met la main sur le monde.

Il est donc à craindre que rien ne serve de sonner chez nos voisins et amis, en particulier l'Allemagne, où la dernière aventure d'Harry Potter, en attendant que sa traduction soit disponible, a fait, dans sa langue originale, l'anglais, un tabac !

Qui nous reste-t-il de respectable, culturellement, comme allié d'une éventuelle action européenne ? L'Espagne ? Mais il est assez prévisible que la deuxième série de bibliothèques convoitées par le marketing sera hispanique. Nous risquons donc nous retrouver bien seuls sur une galère ensablée.

Notre pays - c'est sa noblesse - a un faible et un savoir-faire indéniables pour le chic peu pratique. L'entreprise de numérisation Gallica, en particulier, est un fabuleux investissement pour montrer à l'écran des millions de coûteuses pages où une espèce de mesquinerie flaubertienne et policière appelée "mode image" vous interdit de travailler. Veuillez à cet effet adresser une demande de devis - compter deux semaines pour la réponse - pour la reproduction en photocopie A4 et l'envoi par la poste après règlement par chèque de la page désirée...

La "globalisation" de la bibliothèque était prévue et au moins annoncée - modestement - dans *Livres en feu, histoire de la destruction sans fin des bibliothèques*, - ouvrage de l'auteur, Denoël, 2004 -, le seul flou étant l'identité de l'opérateur : on attendait Bill Gates, ce fut Larry Page. Que faire face à l'efficacité de cet impérialisme ? Réunir nos commensaux bruxellois pour lancer un appel solennel et réfléchir à des actions communes est ambitieux mais prendra une génération.

La nouvelle ressource se joue des frontières et des souverainetés ? C'est ce que la véritable connaissance a toujours fait. Pour cette seule raison, il est souhaitable que les contenus de la BNF - qui n'appartiennent plus à personne - profitent à tout prix et immédiatement de la gigantesque vague de la numérisation qui, malgré toutes les inquiétudes présentes et à venir, va mettre sous les yeux du monde en trois ans tout le savoir du monde. Nous devons en être.

Lucien X. Polastron est écrivain.

• ARTICLE PARU DANS L'EDITION DU 08.02.05

[S'abonner au Monde.fr - 6€ par mois](#)

Droits de [reproduction](#) et de [diffusion](#) réservés © **Le Monde** 2004

Usage strictement personnel. L'utilisateur du site reconnaît avoir pris connaissance de la [licence](#) de droits d'usage, en accepter et en respecter les dispositions.

[Politique](#) de confidentialité du site. [Besoin d'aide ?](#) [faq.lemonde.fr](#)